

vent des choses et des personnes fort médiocres, et je ne sais comment on peut se résoudre à louer ce qui ne mérite pas de l'être, ni comment on en vient à bout; cette besogne-là est trop difficile pour moi. Le public, d'ailleurs, est accoutumé, depuis M. de Fontenelle, à voir faire cette besogne d'une certaine manière qui ne serait pas du tout la mienne, et il y aurait trop de risque à vouloir lui faire changer d'allure quand une fois il en a pris une, bonne ou mauvaise. Ainsi je vous supplie, madame, d'oublier les vues que vous avez sur moi pour remplir cette place, et que M. de Saint-Marc vous a inspirées, à mon grand regret. Si j'ai quelque talent pour écrire, il me sera fort aisé de l'exercer sans être secrétaire de l'Académie, et j'en aurai plus de temps pour la géométrie, à laquelle je serais bien fâché de renoncer; c'est une ressource sûre : avec elle on ne s'ennuie guère; on ne fait pas grand bruit, mais on a peu d'ennemis. La place que je tiens dans le monde n'est pas grande, et je travaille tous les jours à la rétrécir. Le moyen d'être heureux est de ne se trouver sur le chemin de personne. Je n'en suis pas moins sensible à tout ce que vous voulez faire pour moi; mais M. de Maur...¹ et madame de Tenc...² m'ont appris à me passer de place, de fortune et de considération.

Je reviendrai à Paris vers le 12, et, si vous y êtes, j'aurai l'honneur de vous voir.

LETTRE 94.

M. D'ALEMBERT A MADAME LA MARQUISE DU DEFFAND.

Blanc-Ménil, 11 octobre 1753³.

J'avais appris, madame, par M. Duché, une partie de votre conversation avec M. de Paulmy. Je trouve tout simple que sa cousine sollicite pour l'abbé de Condillac, pour qui, en cas de besoin, je solliciterais moi-même; mais je trouve un peu extraordinaire qu'elle aille disant que je suis assez jeune pour attendre; ma conduite avec elle lui prouvera du moins que je ne suis pas assez jeune pour attendre longtemps.

Vous ne me mandez point que vous avez dormi quatorze

¹ Maurepas.

² Tencin.

³ Cette lettre est datée d'Auet, mercredi 13 décembre 1747, dans l'absurde édition de 1809. (L.)

heures en arrivant à Nanteau ; cette nouvelle-là en valait cependant bien une autre : c'est reste à huit heures sur les vingt-deux que vous voudriez dormir par jour , et peut-être que ces huit heures-là viendront. Je vous les souhaite, pourvu que vous me permettiez de passer avec vous les deux autres. Vous avez mandé à M. de Maçon que vous étiez fort contente de ce que vous aviez vu, et que vous n'aviez rien vu encore : je crois cette recette-là fort bonne de ne rien regarder, pour être satisfait de ce qu'on voit.

Nous sommes à Blanc-Ménil, Duché et moi, depuis hier, et nous retournons ce soir à Paris.

L'*Encyclopédie* parait d'hier : ainsi vous pouvez faire lire l'*Avertissement* à qui vous voudrez. Priez Dieu pour nous, qui allons peut-être bien faire crier les hommes, et qui ne nous en soucions guère. J'ai lu à Duché votre lettre et l'endroit qui le regarde surtout ; il vous aime à la folie, et je pense qu'il a bien raison. Le chevalier de Laurency est venu me voir ; il faut absolument que je vous le présente cet hiver : il meurt d'envie de faire connaissance avec vous, et vous n'en auriez guère moins, si vous saviez comme il pense sur votre compte.

La reine a fait promettre à Hardion sa voix pour Bougainville, et elle a fait écrire Hardion à l'abbé Sallier. Nous soupçonnons, Duché et moi, quelqu'un de votre connaissance d'être du complot. Franchement, il ne peut nous souffrir ; et pourquoi se dissimuler cela, quand cela n'empêche ni de dormir ni de digérer ? Je lui ai envoyé mon *Avertissement* : si vous aviez été à Paris, il ne l'aurait reçu que par vous. J'ai une confession à vous faire : j'ai parlé de lui dans l'*Encyclopédie*, non pas à *Chronologie*, car cela est pour Newton, Petau et Scaliger, mais à *Chronologique*. J'y dis que nous avons, en notre langue, plusieurs bons *Abrégés chronologiques* : le sien, un autre qui vaut pour le moins autant, et un troisième qui vaut mieux. Cela n'est pas dit si crûment, ainsi ne vous fâchez pas. Il trouvera la louange bien mince, surtout la partageant avec d'autres ; mais Dieu et vous, et même vous toute seule, ne me feraient pas changer de langage.

Nous irons certainement à Fontainebleau, et certainement aussi au Boulay¹. Dites, je vous prie, bien des choses pour moi

¹ Chez M. Bénigne-Jérôme du Troussel d'Héricourt, marquis du Boulay, intendant de la marine à Marseille, puis à Toulon. Il est connu par la *Correspondance* de madame de Simiane, petite-fille de madame de Sévigné, et

à madame d'Héricourt, et assurez-la bien de l'impatience que j'ai de lui faire ma cour chez elle. Je pourrai bien voir Quesnay à Fontainebleau ; je lui parlerai de votre affaire, certainement. Si madame de Pompadour veut me voir, je lui ferai dire que je crains de l'importuner encore pour l'affaire de l'abbé Sigorgne¹, dont je sais qu'elle ne veut point se mêler, quoiqu'elle m'eût promis le contraire. Voilà comme il faut traiter ces gens-là. On n'est point de l'Académie, mais on est quaker, et on passe le chapeau sur la tête devant l'Académie et devant ceux qui en sont. Donnez-moi, je vous prie, de vos nouvelles. Je ne crois pas que nous partions pour Fontainebleau que vers le temps des fêtes, c'est-à-dire vers le 22 ou le 23. Ce n'est pas que nous nous soucions de ces fêtes-là, que peut-être nous ne verrons pas ; mais nous sommes tentés d'aller braver la musique française jusque sur le trône, soit en l'écoutant, soit en ne l'écoutant pas. À propos, dites-moi ce que vous pensez du père *mat*, et de son confrère, qui doit s'appeler le père *échech*. Je vais écrire à Mauteruis ; je laisse un peu de place à Duché, pour qu'il vous dise lui-même tout ce qu'il sent pour vous.

DE M. DUCHÉ.

Votre absence, madame, augmente, comme vous voyez, la quakerie de mon confrère ; mais je puis vous assurer qu'elle ne diminue rien de son attachement pour vous. Depuis qu'une certaine péronnelle ne lui tourne plus la tête, il nous aime tous bien davantage. L'amitié dort pendant l'amour, mais elle en profite après. Pour moi, madame, dont rien ne fait dormir la mienne, je vous supplie de croire qu'elle sera toujours très-éveillée pour vous, et que je conserverai précieusement ce sentiment, comme celui qui peut me faire et plus d'honneur et plus de plaisir.

plus encore par sa *Correspondance* avec madame de Staal (de Launay). La terre du Boulay, qui appartient aujourd'hui au marquis d'Harcourt, fut érigée en marquisat en sa faveur, par lettres patentes enregistrees au Parlement de Paris le 17 janvier 1749. (L.)

¹ Professeur de philosophie au collège du Plessis, né en 1719, mort en 1809 ; grand vicaire de l'évêque de Mâcon, qu'on accusait d'avoir composé ou répandu des vers satiriques contre le Roi. Peut-être est-ce une autre affaire, car celle-là est rapportée par Barbier en février 1749. (*Journal de Barbier*, t. IV, p. 377.) (L.)